

## CERNER L'ÊTRE, UNE FIGURE DE LA MODERNITÉ ?

par May CHEHAB (Université de Chypre)

*Ce moi incertain et flottant, cette entité dont j'ai moi-même contesté  
l'existence...*  
Marguerite Yourcenar<sup>1</sup>

L'absence d'objet autobiographique direct dans *Le labyrinthe du monde* est aujourd'hui un acquis de la critique. Il s'agit d'un récit autobiographique « différé pour l'éternité »<sup>2</sup>, où Marguerite Yourcenar « a réussi le tour de force d'écrire une autobiographie dont elle absente »<sup>3</sup> quand il n'est pas fait état d'une « béance laissée par le gommage systématique du personnage de Marguerite »<sup>4</sup>.

Cette constatation largement consensuelle s'est doublée de la recherche d'une raison suffisante permettant d'expliquer cette absence. Moins consensuelle quant aux motifs, la critique traduit généralement la vacance du « moi » en termes empruntés au vocabulaire psychologique, voire psychanalytique, et attribue souvent à Marguerite Yourcenar une intentionnalité relevant de l'ordre affectif. On parle de « dérobade »<sup>5</sup>, de « stratégie d'esquive »<sup>6</sup>, de « moi détourné »<sup>7</sup> ou de « philosophie anti-culte du moi »<sup>8</sup>. D'autres approches tentent ponctuellement de relier le fait à des considérations d'ordre spirituel ou littéraire. L'humilité chrétienne, dont Marguerite Yourcenar est imbibée, l'illusion bouddhique du moi ou la doctrine classique d'un moi haïssable appartiennent à ce type d'explication.

---

<sup>1</sup> *Discours de réception de Madame Marguerite Yourcenar à l'Académie française*, prononcé le 21 janvier 1981.

<sup>2</sup> Michèle SARDE, « Le moi détourné dans *Quoi ? L'Éternité* », *Bulletin de la SIEY*, 8, 1991, p. 83-100 (85).

<sup>3</sup> Jean BLOT, « Marguerite Yourcenar, *Quoi ? L'Éternité* », *La Nouvelle Revue Française*, juin 1989, p. 99-101 (100).

<sup>4</sup> Hélène JACCOMARD, *Lecteur et lecture dans l'autobiographie française contemporaine : Violette Leduc, Françoise d'Eaubonne, Marguerite Yourcenar*, Genève, Droz, 1993, p. 429.

<sup>5</sup> Hélène JACCOMARD, *op. cit.*, p. 126.

<sup>6</sup> *Ibid.*

<sup>7</sup> Michèle SARDE, *op. cit.*, p. 83-100.

<sup>8</sup> Hélène JACCOMARD, *op. cit.*, p. 104, 310.

Sans exclure la validité de ces dernières, je voudrais tenter ici une approche plus globale. Dans cette optique, le recours au moi haïssable du classicisme comme au moi illusoire du bouddhisme, pour ne citer que ces constructions, constitueraient moins des systèmes explicatifs autonomes, que les signes intertextuels d'une isotopie du non-moi dont il convient de montrer qu'ils renvoient tous à une seule réalité, celle du présent du début du siècle. En d'autres termes, pour comprendre l'importance de la nouvelle construction du « moi », et partant, de la nouvelle autobiographie qu'invente Marguerite Yourcenar, il faut, et j'emprunte ses mots, respirer l'air de son temps<sup>9</sup>.

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le « moi » est largement une figuration subjective de la personne, perçue comme une rassurante entité que personne ne met en doute. Mais à peine deux décennies plus tard, il devient cette simple « commodité grammaticale, philosophique et physiologique »<sup>10</sup> dont parle Marguerite Yourcenar. L'intervalle a vu une révolution due au phénomène nietzschéen, à la psychanalyse, à la nouvelle physique.

D'un côté, ces thèses, qui ébranlent l'édifice scientiste du XIX<sup>e</sup> siècle et sonnent le glas du déterminisme, fondent la modernité militante du cubisme et du surréalisme. De l'autre, elles alimentent la modernité résistante de certains écrivains qui cherchent dans les textes spiritualistes non chrétiens de toutes les époques des constructions susceptibles d'apporter une réponse formelle aux nouveaux défis. C'est à la lumière de cet impératif moderne que doit se lire leur regain d'intérêt pour les philosophies présocratiques, pour les religions orientales, pour le néo-platonisme et Plotin en particulier<sup>11</sup>, sollicités dans la mesure où ils répondent à cette quête précise. L'œuvre de Marguerite Yourcenar portant l'empreinte plus ou moins profonde de toutes ces philosophies, il est légitime de se demander si son éclectisme à première vue passéiste ne desservirait pas, lui aussi, les options de la modernité.

**Première interrogation** : à quoi tient, au début du XX<sup>e</sup> siècle, la figure d'un « moi » éclaté, qui n'est plus perçu comme une entité insécable ni indubitable ? D'abord à l'immense rayonnement de

---

<sup>9</sup> « [...] <D>istinguer ce qui vient des ancêtres, ce qui vient de l'éducation, de ce qu'on a cueilli dans l'air du temps [...] », *YO*, Le Centurion, 1980, p. 217.

<sup>10</sup> Claude SERVAN-SCHREIBER, « M. Yourcenar s'explique », *Lire*, juillet 1976, p. 10-22 (16-17).

<sup>11</sup> Sur l'influence de Plotin à la fin du siècle : « On ne peut pas expliquer la littérature de 1895 en oubliant l'auteur des *Ennéades*. Plotin était l'homme du jour », Henri BIDOU, « Parmi les livres », *La Revue de Paris*, 32<sup>e</sup> année, t. IV, juillet-août 1925, p. 211-220 (211). Mais la pensée plotinienne connaît un nouvel essor après l'impulsion que lui donne Henri Bergson. À ce sujet, voir Rose-Marie MOSSE-BASTIDE, *Bergson et Plotin*, Paris, PUF, 1959.

Nietzsche, souvent tu ou occulté par ses adeptes les plus fervents de la première génération. Cette emprise, qui se fait très tôt sentir en France<sup>12</sup>, marque d'abord les artistes et les intellectuels, puis les philosophes de profession<sup>13</sup>. Dans son œuvre, Nietzsche affirme inlassablement, à la suite d'Héraclite, la fiction de l'Être. Pour le philosophe allemand, l'ontologie isole dans le monde fallacieux des apparences, et par le biais de l'instance interprétatrice de la raison, un Être pétrifié dont elle veut croire qu'il survit à tout. Nietzsche partage en effet avec Héraclite l'idée que l'Être dans son unité est pure invention tout en s'opposant à la conception traditionnellement attribuée aux Éléates selon laquelle l'Être est éternel :

Dans son affirmation que l'Être est une fiction, Héraclite gardera éternellement raison<sup>14</sup>.

Tout lecteur de Nietzsche – et Yourcenar ne fait pas exception<sup>15</sup> – connaît cette conviction fondamentale du philosophe allemand, défendue avec véhémence dans ses œuvres. La médiation nietzschéenne transparaît dans le vocabulaire de Marguerite Yourcenar. En effet, les adjectifs dépréciatifs dont elle use pour exprimer son mépris devant cette illusion si commune rappellent bien moins la phraséologie pacifique du bouddhisme que le style polémique de Nietzsche, dont voici un exemple :

Rien n'a eu jusqu'à présent une force de persuasion plus naïve que l'erreur de l'être [...] <sup>16</sup>.

Marguerite Yourcenar lui fait écho en fustigeant « cette individualité humaine, à laquelle nous tenons tant »<sup>17</sup> ou encore « la sotte notion que nous étions quelqu'un »<sup>18</sup>. L'impact de cette conception subversive a été profond et durable. Je ne citerai pour

---

<sup>12</sup> Entre 1892 et 1903, *Le Cas Wagner, Ainsi parlait Zarathoustra, Par-delà le Bien et le Mal, Le Crépuscule des idoles, L'Antéchrist, Humain trop humain, Généalogie de la morale, Le Gai Savoir, Aurore, L'Origine de la tragédie, Le Voyageur et son Ombre*, ainsi que le recueil tendancieux posthume, *La Volonté de Puissance*, sont traduits par Henri Albert notamment.

<sup>13</sup> Louis PINTO, *Les Neveux de Zarathoustra. La réception de Nietzsche en France*, Paris, Seuil, 1995, chap. I, *passim*.

<sup>14</sup> Friedrich NIETZSCHE, *Crépuscule des idoles*, § « La 'Raison' dans la philosophie », in *Œuvres*, Jean LACOSTE et Jacques LE RIDER (éd.), Paris, Robert Laffont, 1993, t. II, § 2, p. 963. *Le Crépuscule* avait été traduit par Henri Albert au Mercure de France dès 1899.

<sup>15</sup> Voir par exemple YO, p. 50.

<sup>16</sup> Friedrich NIETZSCHE, *Crépuscule des idoles*, in *Œuvres, op. cit.*, t. II, § 2, p. 965.

<sup>17</sup> SP, EM, p. 748.

<sup>18</sup> *Le Tour de la Prison*, « Voyages dans l'espace et voyages dans le temps », EM, p. 694.

preuve qu'un exemple en poésie, celui de Saint-John Perse s'écriant encore à la fin de sa vie :

Soleil de l'Être, trahison !<sup>19</sup>

Pour donner corps à cette conception de l'illusion ontologique, Marguerite Yourcenar fait appel à deux grands systèmes de pensée : celui d'Empédocle et celui du bouddhisme<sup>20</sup>. Or, ils sont déjà eux-mêmes à l'ordre du jour, en partie en raison de l'impulsion nietzschéenne. Car les philosophes présocratiques, on ne saurait assez le souligner, sont à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup>, un fait scientifique moderne<sup>21</sup>, résultant de la nécessité de dépasser le cadre d'une attention prédominante à Platon et Aristote, et d'une technique de reconstitution d'œuvres perdues, qui faisait usage des fragments dispersés chez les auteurs de l'Antiquité tardive<sup>22</sup>. Une modernité à laquelle Marguerite Yourcenar est très consciente d'avoir participé, comme l'atteste ce passage d'*Archives du Nord* :

Songe-t-il [Michel Charles] seulement à Empédocle? Non, j'espère, car il n'a certainement pas lu ses sublimes fragments épars dans deux ou trois douzaines d'ouvrages de l'Antiquité, *membra disjecta* d'un des très rares textes où la Grèce et l'Inde se rejoignent dans une vue fulgurante des choses<sup>23</sup>.

Ces mots sont révélateurs à plusieurs égards : ils trahissent d'abord une lecture de l'Empédocle récent, à peine reconstitué par la science moderne, puisque l'attachement de Marguerite Yourcenar à la théorie de l'influence orientale, qui eut une grande fortune au début du XX<sup>e</sup> siècle en France, atteste sa lecture des compilations modernes<sup>24</sup>. Ils montrent également une coquetterie d'écrivain, en ce

<sup>19</sup> SAINT-JOHN PERSE, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1982, *Nocturne*, p. 1395. Le poème a été publié dans la  *NRF*  en 1973.

<sup>20</sup> Qu'elle a connu dès sa vingtième année, avant de l'approfondir dans *Mystiques et magiciens du Tibet* de l'exploratrice Alexandra David-Neel, après 1929, date de publication de ce livre. *AN*, p. 966.

<sup>21</sup> Le terme lui-même de « présocratiques », qui ne remonte pas bien plus haut, aurait été forgé par Hermann Diels ou peut-être son maître Hermann Usener (1834-1905) : cf. R. PFEIFFER, *History of Classical Scholarship, vol. II : From 1300 to 1850*, Oxford Clarendon Press, 1968, p. 84, n. 6 : "I do not know whether Diels coined the new term or his great teacher in Bonn, H. Usener".

<sup>22</sup> L. PAQUET, M. ROUSSEL, Y. LAFRANCE, *Les Présocratiques : Bibliographie analytique (1879-1980)*, 2 vol., Montréal, Bellarmin, Paris, Les Belles-Lettres, 1988, p. 12-13.

<sup>23</sup> *AN*, p. 1038.

<sup>24</sup> Selon Édouard ZELLER par exemple, *La Philosophie des Grecs considérée dans son développement historique*, première partie (1877), trad. M. BELOT, 1884, p. 37 :

que Marguerite Yourcenar laisse planer un doute sur la façon dont elle aurait lu Empédocle : son lecteur est amené à croire qu'elle l'aurait plutôt lu comme un philologue érudit qui l'aurait reconstitué seul, à partir des « deux ou trois douzaines d'ouvrages de l'Antiquité », que dans les reconstitutions récentes de la jeune science philologique. Quoi qu'il en soit, la lecture d'Empédocle lui fournit la notion de la continuité physiologique de l'agrégat humain en deçà de la naissance et au-delà de la mort :

[...] tous ceux qui, comme Empédocle [...], dit son doxographe Aétius, font naître le monde par l'assemblément de corps composés de particules, invoquent la réunion et la séparation, et, improprement, la naissance et la mort : car ces phénomènes ne reposent pas sur une altération qualitative, mais sur un assemblément de quantités<sup>25</sup>.

De même, Marguerite Yourcenar a pu lire les fragments de la doctrine d'Empédocle sur la naissance et la corruption :

Je vais te dire une autre chose : il n'y a pas de naissance d'aucune des choses mortelles, il n'y a pas de fin par la mort funeste, il n'y a que mélange et dissociation de mélange ; c'est là ce que les hommes appellent naissance<sup>26</sup>.

Certes, le souvenir d'Empédocle est reconnaissable dans *Le Labyrinthe du Monde*<sup>27</sup>, mais c'est le bouddhisme qui fournira les images à la fois philosophiques et littéraires propres à illustrer ce moi aussi conventionnel qu'illusoire sur lequel on se penche au début du XX<sup>e</sup> siècle comme au-dessus d'un abîme. Je ne reprendrai pas ici les relevés de thèmes empédocléens ou bouddhiques tels que l'indistinct de la personne ou le thème du passage, que d'autres ont déjà effectués à partir du *Labyrinthe du Monde*<sup>28</sup>. Je dirai seulement que l'exergue de *Souvenirs pieux* ne donne pas seulement, par sa teneur, une clé de lecture de cette autobiographie détournée, mais affirme par sa nature même une victoire de l'écriture : le *koan* du Zen est en effet une

---

“Gladisch fait d'Empédocle un disciple des Égyptiens”. Cf. surtout Théodore GOMPERZ, *Les penseurs de la Grèce*, trad. par A. REYMOND et précédé d'une préface de M. A. CROISSET, Paris, Félix Alcan, 1908, t. 1, p. 246, n. 1, sur le quaternaire élémentaire en Grèce et en Inde.

<sup>25</sup> Doxographie due à Aétius, I, 24, 2. Traduction de Jean BOLLACK, *Empédocle, I, Introduction à l'ancienne physique*, Paris, Gallimard, tel, 1965, fragment 54 (A 44).

<sup>26</sup> Traduction de Paul TANNERY, *Histoire de la science hellène*, Paris, Félix Alcan, 1887, p. 330, 98-101.

<sup>27</sup> Cf. par exemple AN, p. 1038.

<sup>28</sup> Cf. notamment les analyses de Simone PROUST, *L'autobiographie dans Le Labyrinthe du Monde de Marguerite Yourcenar*, Paris, L'Harmattan, 1997, chap. III, et surtout les p. 167-178.

formulation qui expose un paradoxe en apparence insoluble, lequel a cependant trouvé sa solution. En plaçant cette question paradoxale en tête de son texte, Marguerite Yourcenar le désigne donc comme la réponse apportée au défi : si le « moi » n'existe pas, comment lui construire un discours réflexif tel que celui de l'autobiographie ?

Or, la démarche généalogique induite et comme cautionnée par le paratexte ancien, est en réalité moins passéiste qu'il n'y paraît : c'est, ici encore, une application du nouveau « connais-toi toi-même » que propose Nietzsche, devant l'aporie ontologique qui l'habite. Car, se demande le philosophe allemand, si l'Être ne peut se saisir, comment alors savoir qui l'on est ? Pour pallier cette aporie, Nietzsche propose dans *Humain, trop humain*, que Marguerite Yourcenar avait attentivement lu<sup>29</sup>, une démarche perspectiviste qui est exactement celle suivie dans *Le Labyrinthe du monde*. Nietzsche disait :

L'observation directe de soi est loin de suffire pour apprendre à se connaître : nous avons besoin de l'histoire, car le passé répand en nous ses mille vagues<sup>30</sup>.

L'adjectif est important. Puisque l'observation *directe* du « moi » est lacunaire et entachée d'erreur, il reste l'observation *indirecte*, spatiale ou temporelle, qui dictera au cours du XX<sup>e</sup> siècle un grand nombre de quêtes ontologiques détournées. Ainsi André Breton cherchera-t-il son visage dans ceux qu'il hante, Saint-John Perse adoptera la déambulation circulaire de la *Strophê* plotinienne comme voie d'approche d'un Être insaisissable<sup>31</sup>. Marguerite Yourcenar, elle, choisit la forme de la quête généalogique.

Le second coup porté à la représentation du « moi » vient de la physique relativiste. Frappant les imaginations, ses exemples extrêmement médiatisés s'appliquent aussi à la notion de personne, ainsi que le comprend immédiatement Marguerite Yourcenar, comme en témoigne cette réponse donnée à Matthieu Galey à propos des dangers du « je » :

Son propre « je » risque bien davantage de buter dans des trous ou de tomber sur de fausses pistes. Le passage d'un train en marche ne se

---

<sup>29</sup> Marguerite Yourcenar à Matthieu Galey : « Je crois [...] qu'on ne peut pas donner trop de place à l'influence de Nietzsche, pas du Nietzsche de *Zarathoustra*, mais celui du *Gai savoir*, d'*Humain, trop humain*, le Nietzsche qui a une certaine manière de considérer les choses, à la fois de très près et de très loin, lucide, aiguë, et en même temps presque légère », *YO*, p. 50.

<sup>30</sup> Friedrich NIETZSCHE, *Humain, trop humain*, in *Œuvres, op. cit.*, II, § 223, p. 780.

<sup>31</sup> Plotin disait : « nous tournons autour de ce que nous n'avons pas pu saisir et nous cherchons à nous en emparer », *Ennéades*, II, VIII, 6, pour décrire l'esprit tentant de remédier à son impuissance à traduire la réalité multiple.

voit pas, on ne peut pas se pencher à la portière d'un des wagons, pour voir le wagon traverser l'espace<sup>32</sup>.

En effet, selon le premier article d'Einstein (1905), aucun corps particulier ne peut fournir dans l'univers de système de coordonnées de référence universel qui soit au repos absolu. Tout corps fournit par contre un système de référence convenable, dans lequel tout mouvement peut être étudié. Il est donc tout aussi correct d'affirmer qu'un train passe devant une gare ou que la gare se déplace par rapport au train. Mais les deux assertions ne peuvent coexister. Cette vue allait engendrer en littérature et dans les arts de nouveaux systèmes de coordonnées. On assiste dès lors à une explosion kaléidoscopique du sujet, avant d'aboutir aux réflexions sur l'absence totale du « moi » dans la littérature<sup>33</sup>. Certes, ces dernières avaient été initiées, quoique un peu différemment, par Mallarmé, mais elles furent surtout ultérieurement développées dans l'espace européen par T. S. Eliot, Georges Sféris, Paul Celan, ce qui explique que Marguerite Yourcenar a déploré « l'obsession française du culte de la personnalité »<sup>34</sup>. Dans *Le Labyrinthe du monde*, l'impossible adéquation entre l'observé et l'observant sous-tend l'impossible réflexivité du discours du « moi ».

Or, la quête de Marguerite Yourcenar, de ce que l'on peut reconnaître de soi chez ceux qui constituent notre ascendance génétique, est-ce bien ce qui finalement nous détermine ? Car en définitive, ce « moi » qu'elle cherche à cerner résulte pour Marguerite Yourcenar d'une équation où l'inconnue – elle-même – serait en fait un résidu. Où l'âme, cet « élément unique qui distingue chaque créature »<sup>35</sup> résulterait en quelque sorte de l'acte de soustraire le moi déterminé du moi total (intimité et extériorité). De sorte que, même si Marguerite Yourcenar cherche beaucoup, dans *Le Labyrinthe du monde*, à définir ces données héréditaires, c'est au bout du compte à seule fin de pouvoir en extraire ce « moi » résiduel, insaisissable autrement. Plus la quête remontera loin, plus le précipité sera précis.

Désaffection et disparition du « moi », réflexivité de l'œuvre, perspectivisme de tout objet, sont nés dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Du « heureusement, je suis parfaitement mort » de Mallarmé proféré en 1866 à « la disparition élocutoire du poète », de

---

<sup>32</sup> YO, *op. cit.*, p. 218.

<sup>33</sup> Voir à ce propos John E. JACKSON, *La question du moi. Un aspect de la modernité poétique européenne*, Neuchâtel, À la Baconnière, 1978.

<sup>34</sup> YO, p. 246. Je souligne.

<sup>35</sup> Marguerite YOURCENAR, *Un homme obscur*. Postface, OR (1988), p. 1038. Voir aussi une réflexion en ce sens chez Michèle SARDE, « Le moi détourné dans *Quoi ? L'Éternité* », *op. cit.*, p. 88.

« la perspective du troupeau » nietzschéenne au « Je est un autre » de Rimbaud, tout le thème moderne du « moi » éclaté, que Marguerite Yourcenar reconstruit indirectement est en germe un siècle plus tôt. Cela explique que l'on puisse reconnaître des catégories du XIX<sup>e</sup> siècle dans le triptyque autobiographique. Toutefois, et Marguerite Yourcenar le sait bien, qui a dit de tout livre qu'il portait son millésime, son œuvre porte aussi la marque de la représentation nouvelle de la réalité, propre au XX<sup>e</sup> siècle, et là réside la seconde grande modification qu'elle apporte aux lois traditionnelles de l'autobiographie.

Dans l'établissement de ses affinités – souvent électives – avec ses ancêtres, Marguerite Yourcenar use largement du discours hypothétique, par lequel « la fictionalité côtoie la factualité<sup>36</sup> », et se joue, ce faisant, de la loi du genre obligeant à dire une vérité vérifiable. Cependant, ses hypothèses appartiennent toujours, non au registre du possible, mais bien à celui du probable, ce qui leur confère un degré de vérité plus élevé. Pour ce faire, Marguerite Yourcenar qui, comme elle a pris soin de le souligner dans sa *Chronologie*, avait passionnément étudié les mathématiques<sup>37</sup>, prend soin de préciser, par la peinture du milieu, et en cautionnant l'inexactitude fictionnelle par la vérité chronologique<sup>38</sup>, que si le fait est incertain, il n'en reste pas moins hautement probable. Or, ce jeu n'est pas un exercice gratuit, mais fonctionne comme un signe, Hélène Jaccomard l'a bien vu, de l'établissement d'une loi autobiographique propre<sup>39</sup>. En accordant une place importante à l'hypothèse dans un écrit qui n'admet théoriquement que le réel, Marguerite Yourcenar ne triche pas tant avec un genre qu'elle ne transpose dans son œuvre, sur le registre modal, une nouvelle conception de la réalité, dans l'air du temps elle aussi. Cette dernière découle des découvertes de la physique quantique, élaborées dès la fin des années 1920, qui aboutiront aux « relations d'incertitude » de Werner Heisenberg, selon lesquelles il est impossible de mesurer simultanément la position et la vitesse d'un objet quantique, puisque ces deux grandeurs sont toujours assorties d'incertitudes. Impossibilité qui, telle qu'un lecteur non averti peut la comprendre, rejoint la non-concordance relativiste de l'observé (le « je » narré) et de l'observant (le « je » narrant) en ce qu'il n'est pas possible d'effectuer d'observation sans perturber le

---

<sup>36</sup> Hélène JACCOMARD, *op. cit.*, p. 24.

<sup>37</sup> *OR, Chronologie*, p. XVI (1922-1926) : « Les mathématiques sont aussi, durant cette période, une forme constante de discipline ».

<sup>38</sup> Colette GAUDIN, *Marguerite Yourcenar à la surface du temps*, Amsterdam, Rodopi, 1993, p. 53.

<sup>39</sup> Hélène JACCOMARD, *op. cit.*, p. 35.



phénomène à observer ; et qu'en retour, les observations se répercutent elles-mêmes sur le moyen d'observation utilisé. Ces formules marquent la mort du déterminisme classique et la naissance de la conception probabiliste en physique, puisque l'objet n'est jamais quelque part ; il a seulement plus ou moins de chances de se trouver à tel ou tel endroit.

La **deuxième interrogation** qui sous-tend l'aporie autobiographique est donc la suivante : comment traduire dans le langage conceptuel ce nouvel attribut paradoxal du réel, l'incertitude ? Deux disciplines familières à Marguerite Yourcenar lui offrent des modèles scientifiques d'écriture hypothétique : la philologie et l'histoire. À la philologie, elle emprunte la pratique de la reconstitution conjecturale des grands maîtres du XIX<sup>e</sup> siècle, qui essayaient de restituer la totalité du texte ancien en comblant les vides laissés entre les fragments. Légitimé par la finalité scientifique, le geste du rejointolement redonne alors vie à la réalité fragmentaire des documents, ces autres *membra disjecta* d'un passé que Marguerite Yourcenar cherche à reconstituer pour mieux se définir. D'autre part, la reconstruction fictive du réel s'opère aussi par le recours à l'écriture possibiliste de l'École des Annales, dont on a déjà montré les affinités avec le style du *Labyrinthe du monde*<sup>40</sup>.

Ainsi, l'objet de la recherche de Marguerite Yourcenar dans *Le Labyrinthe du monde*, le « moi », se déploie finalement au centre d'une gigantesque anamorphose qui construit la réponse à la question liminaire de *Souvenirs pieux*. En cernant l'Être par le livre, en modelant l'espace de son propre réfléchissement, fût-ce par le biais constant de motifs empruntés à des philosophies anciennes, l'œuvre autobiographique de Marguerite Yourcenar sert les options de la modernité.

... et que je ne sens vraiment délimité  
que par les quelques ouvrages qu'il m'est arrivé d'écrire, le voici...<sup>41</sup>  
Marguerite Yourcenar

---

<sup>40</sup> Voir à ce sujet : Jacques BODY, « Marguerite Yourcenar et l'école des Annales : Réflexions sur le 'possibilisme' », *Roman, histoire et mythe dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar*, Simone et Maurice DELCROIX éd., Tours, SIEY, 1995, p. 49-57 ; Sun Ah PARK, « Écriture romanesque et écriture historique dans *Le Labyrinthe du Monde* de Marguerite Yourcenar », *Bulletin de la SIEY*, 19, 1998, p. 143-155.

<sup>41</sup> *Discours de réception de Madame Marguerite Yourcenar à l'Académie française*, prononcé le 21 janvier 1981.